

la base même de toute logique du raisonnement, en tant que mouvement discursif allant du même à l'autre. Car tous les problèmes logiques de la généralisation, de l'abstraction, des universaux, de l'induction et de la déduction, procèdent dans la logique des contradictions, des nécessités de l'identité ou de la diversité de l'un et du multiple, du semblable et du dissemblable. Et c'est pourquoi on a souvent signalé l'importance de la *logique du semblable* (ομοιότης) et du dissemblable (ἀνομοιότης), dans l'école de Cos. Sans entrer dans le fond de cet abîme épistémologique, contentons-nous d'y percevoir l'émergence d'un irrationnel analogique et imaginaire, sans bien sûr aller avec LICHTENTHAELER jusqu'à consacrer dans et par la Médecine hippocratique une sorte de logique de l'irrationnel analogique (complément imaginaire de la perception des différences réelles) basé sur des correspondances symboliques ou des harmoniques pythagoriciennes; il faut bien convenir que le rationalisme de l'esprit positif du *Corpus Hippocraticum* a admis « par analogie » un transfert de sens du semblable au semblable, ἡ τοῦ ὁμοῖον μετάβασις, *metabasis* qui *peut* n'être qu'une *metaphora*. D'où, en effet, l'usage du symbole et de la comparaison qui substituent la concaténation des images (somme toute une illogique de leurs liaisons) à leur relations vraies ou réelles, et permettent sur le plan métaphorique toutes les extrapolations. Ce sont elles qu'à chaque pas nous rencontrons dans la confusion des niveaux (catégories de la réalité des choses, de la physique, de la société, du corps ou de l'esprit) qui font si souvent de comparaison raison...

Mais pour entraînants et poétiques que soient ces mouvements dans la grande symphonie hippocratique, ils apparaissent seulement comme harmonie d'une mélodie plus profonde, celle d'une observation rationnelle qui fait apparaître les maladies dans leur intelligibilité, dans leur objectivité. Ce n'est que par l'intelligence du Médecin que peut apparaître l'intelligibilité de la maladie, le phénomène morbide dans et par son statut d'objectivité.

### **b) L'objectivation (sémiologique et logique) de la maladie**

Il ne fait pas de doute que la Collection hippocratique est la Bible de la science médicale, en ce sens que celle-ci peut y lire non seulement la Genèse de sa création mais la Loi même de sa connaissance du bien (de la santé) et du mal (de la maladie). Mais la Médecine hippocratique n'est pas seulement un code civil et pénal de l'art de guérir, il constitue déjà une première et fondamentale démarche dans la voie de l'objectivation de la maladie. Celle-ci ne peut plus être seulement sacrée ou invisible, une sorte de signifiant sans signifié (et nous verrons plus loin quel écho anticipé des spéculations contemporaines sur les mots, les choses, les

signes, l'herméneutique des symboles et la sémantique linguistique elle représente); mais saisie dans la perception et le logos du Médecin, elle apparaît dans sa réalité tout à la fois problématique quant à son exacte connaissance, et irrécusable dans sa nécessité empirique (clinique) et logique (pathologie). C'est le mouvement dialectique de cette apparition du phénomène morbide, de la physionomie de la maladie, de sa nature, qui constitue la véritable naissance de la clinique. Car, bien sûr, ce n'est que par un décret assez arbitraire ou partial que l'on peut en fixer la date au Siècle des lumières ou à son crépuscule...

1). *L'expérience « sensible » de la maladie.* – C'est bien par ce qu'éprouve l'homme malade lui-même que commence l'objectivation de la maladie dans la propre conscience du mal qu'il éprouve. De nombreux textes hippocratiques nous rappellent la nécessité de cette sensation primordiale et confuse. Rien ne peut être su de la maladie qui ne passe par la sensation, laquelle est bien sa véritable mesure, celle qui prise dans et par l'expérience esthétique du corps (τοῦ σώματος ἢ αἴσθησις), Mais, bien sûr, cette connaissance sensible est, nous fait remarquer Fr. KUDLIEN (1964, p. 145), comme une sorte d' « existimatio », au sens où HÉROPHILE parlait d'un phénomène de connaissance subjective et conjecturale<sup>74</sup>. Et tout naturellement, dès le premier examen de la dialectique de l'objectivation de la maladie, apparaît en effet la problématique de l'expérience subjective qui est tout à la fois fondamentale et conjecturale pour être à la racine de toute demande positive adressée au médecin et à l'origine d'une interrogation qui encourt l'aléa d'une réponse négative. C'est bien en ce sens que le premier Aphorisme met en garde contre les embûches de l'expérience (ἡ πείρα σφαλερή) et les difficultés du jugement (ἡ κρίσις χαλεπή) qu'elle appelle. Si le « mysterium doloris » de l'expérience vécue de la maladie apparaît dans les nombreux traités et particulièrement dans les observations, monographies, descriptions sémiologiques du *Corpus hippocraticum* (*Épidémies*, surtout I et III, mais aussi *Maladies*, *Aphorismes*, *Préceptes*, etc.), il est saisi comme un phénomène de l'ordre sensible, et par conséquent trompeur pour ne représenter jamais qu'un segment subjectif proféré par le patient et désigné dans les *Épidémies*, notamment comme le πάθημα (pathèma) de la maladie, sa symptomatologie subjective, Mais les observateurs ne manquent pas d'indiquer que les σημεῖα (*sèmeia*) et les παθήματα sont non seulement du côté du sujet, mais aussi du côté de l'observateur, comme objets du regard (et même du savoir) du clinicien.

205

74. Il s'agit là de l'expérience d'une ἀτοπία (atopia) qui manifeste quelque chose d' « irrégulier » - τι διαφερόντως ἑτέρῳ πρὸς ἕτερον λυομένον, disait THUCYDIDE. Cf. à ce sujet le commentaire de F. KUDLIEN, p. 143, sur le travail de LICHTENTHAELER, *Thucydide et Hippocrate*.

L'objectivation de la maladie, si elle commence déjà dans la conscience du malade, se constitue du même coup dans celle du clinicien. Et c'est évidemment à la perception par les sens du médecin que correspond ce que l'on appelle toujours et sans cesse la connaissance sensible de la maladie. Celle-ci, bien entendu, répond à un requisit fondamental auquel répondent plus particulièrement les traités dits « cniidiens » : aucune connaissance de la maladie par le médecin ne peut s'établir ou progresser sans information sensorielle<sup>75</sup>. Des phrases souvent citées (*Épidémies VI* et début de *l'Officine du médecin*, cf. L. BOURGEY, pp, 191-202) parsèment une série d'ouvrages de la Collection pour rappeler que la mesure de la maladie est la sensation du corps, que selon le principe d'ANAXAGORE les phénomènes n'apparaissent qu'à la condition que l'invisible devienne visible (ὄφρα ἀδέλζυ τὰ φαινόμενα), que d'abord la vérité est saisie par les yeux, ὀφθαλμοῖσιν ιδεῖν (*L'art*, éd. LITTRÉ VI, 4, 5-7), etc.. Mais ce primat – l'alpha, et nous verrons plus loin qu'il est aussi l'oméga du « diagnostic médical » de l'observation, c'est-à-dire du contact pris par le moyen de ses analyseurs perceptifs entre le médecin et la nature de la maladie – ne peut pas se réduire à une sorte de perception commune et confuse de ce qui apparaît dans l'expérience sensible conjuguée de l'homme malade et de l'homme qui voit les expressions corporelles de sa maladie. Ce syncrétisme au niveau de l'information sensorielle, outre qu'il constitue lui-même une sorte d'abstraction ou d'artifice, ne peut rendre au médecin que l'image de sa propre ignorance, celle de quelque chose d'assez mystérieux ou imperceptible pour ne pouvoir figurer qu'un objet magique et insolite où interfèrent toutes les images symboliques et archétypiques du sang, de la vie ou de la mort reçues ou données. A ce niveau dit « sensoriel », ce sont les phantasmes qui sont vus; c'est l'invisible qui se manifeste comme non visible.

206 *2). La constitution des symptômes (sémiologie).* – Mais dès que le médecin obéit aux principes de l'art, de ce savoir-dire et savoir-faire qui constituent la τέχνη ἰατρική, son regard (et plus généralement son système perceptif d'information) se charge de ce que toutes les philosophies, toutes les psychophysiologies de la perception, au travers des modalités des connaissances et des critiques propres à chaque siècle, ne peuvent pas ne pas appeler la part d'intelligence qui entre dans l'acte perceptif. Cette part d'intelligence ou de raison nécessaire pour que l'objet perçu (ici la maladie) soit intelligible est comme la raison séminale de l'extraction du sens qu'effectue le regard (ou tout autre acte

75. Cette source d'information par sommation des données des divers organes des sens a été recommandée par la Médecine hippocratique comme perception de toutes les qualités organoleptiques, y compris la saveur douce ou amère du cérumen : *L'Épidémies VI*, éd. LITTRÉ, V, 318).

perceptif) en se saisissant pour s'informer et la former de l'expérience sensible de la maladie. C'est à cette nécessité que correspondent les inoubliables formules par lesquelles – nous l'avons déjà souligné plus haut – les Hippocratides affirment constamment (et citent généralement des phrases qui figurent dans les *Vents*, *l'Ancienne Médecine*, les *Aphorismes*, les *Régimes*, le *Régime des maladies aiguës*, le *Pronostic*, *l'Art*, les *Épidémies I et III*, mais aussi des traités plus cliniques, gynécologiques ou chirurgicaux) qu'il ne suffit pas de voir ou de sentir par le tact, l'oreille ou le nez, qu'il faut ajouter à la connaissance confuse le raisonnement (λογισμός, γνώμη), car ce qui n'apparaît pas à la vue apparaît à la raison (τή μὲν ὄφει ἀφανῆς τῷ δὲ λογισμῷ φανερός), etc.. Ainsi apparaît la configuration qui constitue<sup>76</sup> le noyau de la pathologie hippocratique, ce que l'on appelle son naturisme clinique, synthétique et humaniste et que le terme de *katastasis* me paraît le mieux caractériser. P. LAIN ENTRALGO a souligné l'importance de cette notion dans son étude des *Épidémies I et III* et des monographies des 42 cas rapportés. Elle vise ce que l'on pourrait appeler aussi les formes et la structure, ou encore la physiologie de l'ensemble symptomatique<sup>77</sup>, ce que dans la Médecine moderne on appelle un syndrome, c'est à-dire un tableau clinique qui apparaît dans une certaine congruence (LICHTENTHAELER) des symptômes qui le composent dans son unité et son développement. L'idée d'un « tableau clinique » assez caractéristique pour être reconnu par le dévoilement des parties invisibles, par la reconstitution du puzzle dont ne se présentent que des fragments et par la décryptation de ses portions cachées, cette idée correspond à la réalité même de l'apparition d'un ensemble, d'une totalité d'événements qui s'impose au regard (à la connaissance sensible et intellectuelle) du clinicien, qui capte son attention et son action. Soit qu'il s'agisse d'une perception fulgurante et immédiate de ce que les écrits hippocratiques ont appelé une αὐτοψία (autopsia) ou qu'il s'agisse d'une observation plus réfléchie et en quelque sorte plus fureteuse ou calculée – l'objectivation de la *katastasis* (terme assez mal traduit généralement et le plus souvent par le mot « constitution », assorti de qualificatifs comme « médicale » ou « épidémiologique ») s'opère à ce niveau, la compréhension d'une réalité phénoménale perçue comme une série ou une composition d'éléments concourant à une certaine unité, celle d'un événement vital qui se produit et se saisit comme un certain désordre et selon une régularité qui lui confère une certaine identité; cette identification partielle, progressive et en définitive toujours

76. Les termes dont se servent les Hippocratides pour désigner cette connexion, cette structure. cette Gestalt peuvent être φύσις : *physis*, κατάστασις : *katastasis*, mais aussi εἶδος : *eidōs* et τροπός : *tropos*.

77. N. van BROCK. *Recherches sur le vocabulaire médical du grec ancien*. Paris, 1961.

problématique, définit précisément le diagnostic hippocratique. Tant par sa méthode empirique (amalgame de données sensibles et d'idées) que par le premier degré de son processus dialectique ou discursif, cette objectivation ne fait apparaître, en effet, que des « symptômes » comme immergés dans une couche originare de sens obscur, cernés d'un halo de pénombre et comme extraits avec difficulté et par un acte perceptif précaire d'un fond d'opacité et de mystère. Car, bien sûr, cette émergence d'une réalité « symptomatique » saisie dans et par sa réfraction dans la nature d'une totalité réfractaire à sa visibilité ne peut jamais dépasser le seuil de l'incertitude. Ce que Michel FOUCAULT de nos jours, en attribuant au XVIII<sup>ème</sup> siècle sa découverte, décrira comme le mouvement « diacritique » qui fonde la véritable clinique, les traités hippocratiques n'ont pour ainsi dire dans aucun de leurs écrits jamais cessé de le tenir pour le principe même de la connaissance essentiellement « symptomatique » de la maladie, de « la découverte de la nature par la science ». Ceci ne peut être qu'évident aux yeux des historiens du savoir médical, de la recherche des phases successives de l'objectivation de la maladie, car ce qui est exigé du médecin pour qu'il accède à cette première forme de son savoir encore et nécessairement incertain, c'est une sorte d'herméneutique de la signification du mouvement de la nature se constituant dans la *Katastasis* de la maladie. Dans cette modalité pour un homme d'être malade, dans le statut même de sa relation avec sa propre nature (ἐκ τῆς ἰδίας φύσεως ἐκάρτου) et l'ensemble des choses du monde (ἐκ τῆς κοινῆς φύσεως πάντων), le diagnostic du symptôme apparaît tout à la fois comme un art et une ébauche de science, comme un savoir mais aussi une mantique. En ce sens le livre 1 du *Régime*, là où précisément s'entrelacent la philosophie d'ANAXAGORE, la poétique d'EMPÉDOCLE et l'idée que se faisait HIPPOCRATE de l'apparition de la maladie, de sa réalité symptomatique comme événement dont le médecin doit au travers le dessin de la *katastasis* deviner le dessein de la nature.

### 3). *La découverte de la nature des maladies par l'intelligibilité de leurs signes*

τὰ ἀφανῆ τοῖς φανεροῖς τεκναίου

Conjecture l'invisible par le visible (SOLON)

208 Le terme de signe est – chacun le sait, de nos jours comme au temps des Grecs – ambigu. Il comporte au moins trois sens ou trois niveaux. Il signifie d'abord la trace comme signifiant effectif ou effectué dans sa factualité sensorielle. Il signifie aussi moins directement et avec moins d'assurance une probabilité visée par une interprétation plus ou moins certaine : c'est le symbole et dans l'art médical, le symptôme. Il signifie aussi une vérité quasi apodictique